



HAL
open science

La communication : un événement dans la crise

Daniel Guy

► **To cite this version:**

Daniel Guy. La communication : un événement dans la crise. La crise : risque ou chance pour la communication ?, L'harmattan, collection Pratiques en Formation, pp.265-283, 1999, 2-7384-7788-7. hal-01058777

HAL Id: hal-01058777

<https://univ-tlse2.hal.science/hal-01058777>

Submitted on 28 Aug 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA COMMUNICATION : UN EVENEMENT DANS LA CRISE

Daniel GUY
Maître de Conférences
Université de Toulouse Le-Mirail

Introduction et position du problème

Dans le journal « L'AURORE » du 13 janvier 1898 :

J'ACCUSE...! LETTRE AU PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE PAR EMILE ZOLA.

Monsieur le président,

Me permettez-vous, dans ma gratitude pour le bienveillant accueil que vous m'avez fait un jour, d'avoir le souci de votre juste gloire et de vous dire que votre étoile, si heureuse jusqu'ici, est menacée de la plus honteuse, de la plus ineffaçable des taches?

(...)

Mais cette lettre est longue, monsieur le président, et il est temps de conclure.

J'accuse le lieutenant-colonel...

J'accuse le général M....

J'accuse le général B....

J'accuse le général de B....

J'accuse le général de P....

J'accuse les trois experts en écriture...

J'accuse les bureaux de la guerre...

J'accuse enfin le premier conseil de guerre...

(...)

Je n'ai qu'une passion, celle de la lumière, au nom de l'humanité qui a tant souffert et qui a droit au bonheur. Ma protestation enflammée n'est que le cri de mon âme. Qu'on ose donc me traduire en cour d'assises et que l'enquête ait lieu au grand jour !

J'attends.

Veuillez agréer, monsieur le Président, l'assurance de mon profond respect.

Le titre définitif de la lettre a été imaginé par Georges Clemenceau au moment de la mise en page.

Quelque quatre-vingts ans plus tard, le 22 septembre 1975, dans le bar d'un hôtel madrilain, Yves Montand, Régis Debray, Costa Gravas, Jean Lacouture, le RP Laudouze, Claude Mauriac et Michel Foucault donnent une conférence de presse : « *Onze hommes et femmes viennent d'être condamnés à mort. Ils l'ont été par des tribunaux d'exception et ils n'ont pas eu droit à la justice. Ni à celle qui réclame des preuves pour condamner. Ni à celle qui donne aux condamnés le pouvoir de se défendre...* »

Plus près de nous, des cinéastes se mobilisent dans l'affaire de l'église Saint-Bernard occupée par des « sans-papiers ». Derrière la figure emblématique de Bertrand Tavernier, ils lancent un appel dans la presse et sur les médias audiovisuels pour régulariser leur situation...

Ces opérations de communication ont valeur d'intervention car elles constituent un événement qui survient dans le cours de l'histoire. De ce point de vue, l'engagement de Zola constitue un modèle. A travers une série d'articles, l'auteur de *Germinal* prend part à l'affaire juridique en cours dans l'intention résolue d'agir sur son déroulement afin de venir en aide au camp du capitaine Dreyfus. Soit, précisément, la définition sémantique du concept d'intervention dans son origine juridique. Ce texte de Zola est d'autant plus remarquable que, non seulement, il produit un événement historique

en faisant sortir l'affaire de son cadre juridique pour mettre en avant un choix de société, mais aussi qu'il institue une modalité particulière du débat social et politique français : la communication médiatisée par la presse comme forme d'intervention des intellectuels dans la crise.

Pour autant, toute communication n'est pas intervention. Et toute intervention ne laisse pas une marque dans l'histoire. Au sens le plus large, la communication a été définie par Birdwhistell comme l'aspect actif de notre culture, autrement dit sa traduction en terme de processus. Dans cette perspective, la communication n'est pas une intervention. Cependant si nous considérons la communication dans une visée plus restrictive, c'est-à-dire dans ses modalités particulières, elle a potentiellement valeur d'intervention quand elle produit un événement qui surgit du processus d'organisation de la vie sociale des hommes pour *survenir* dans le cours des choses et tenter de l'infléchir.

Dès lors, la question est de savoir quelles sont les conditions du surgissement d'une communication dans le cours de la crise ? Tel pourrait être rapidement défini notre projet d'étude en précisant que nous limiterons notre analyse à la question de l'irruption d'un texte comme événement dans la crise sociale. D'un point de vue méthodologique, nous prendrons appui sur l'homologie du texte et de l'action développée par Paul Ricoeur pour proposer une brève relecture d'un des textes qui a nourri les espérances les plus hardies tout en contribuant à infléchir tragiquement le cours des événements pour des millions d'hommes : *Le Capital*. Ce choix pourrait surprendre mais, au-delà du jugement que, chacun, nous pouvons porter sur son contenu, force est de reconnaître que peu d'ouvrages ont connu un tel destin. Quels en sont les ressorts du point de vue de la communication ? Sans méconnaître le contexte social et politique qui a prévalu à sa rédaction, nous avançons l'hypothèse que son opérationnalité tient dans l'articulation des deux formes asymptotiques de toute communication : le discours rationnel et le discours symbolique. Deux des ressorts les plus puissants de l'action. Pour nous en convaincre, songeons aux conquêtes de la raison scientifique ou à la force du mythe.

Mais un tel détour théorique n'aurait guère sa place dans les actes de ce colloque si ce n'était l'importance de ses implications praxéologiques. C'est pourquoi, nous concluerons en interrogeant les interactions de la raison discursive et de la communication symbolique dans le développement et la résolution des crises qui déchirent le corps social.

I - Le texte comme événement

“ Je dirai en bref que d'un côté la notion de texte est un bon paradigme pour l'action humaine, de l'autre que l'action est un bon référent pour tout une catégorie de textes. En ce qui concerne le premier point, l'action humaine est à bien des égards un quasi-texte. Elle est extériorisée d'une manière comparable à la fixation caractéristique de l'écriture. En se détachant de son agent, l'action acquiert une autonomie semblable à l'autonomie sémantique d'un texte ; elle laisse une trace, une marque ; elle s'inscrit dans le cours des choses et devient archive et document. A la manière d'un texte, dont la signification s'arrache aux conditions initiales de sa production, l'action humaine a un poids qui ne se réduit pas à son importance dans la situation initiale de son apparition, mais permet la réinscription de son sens dans de nouveaux contextes. Finalement l'action, comme un texte, est une oeuvre ouverte, adressée à une suite infinie de “lecteurs” possibles.”

Pour appuyer cette proposition, Paul Ricoeur (1986 : 175) remarque qu'en retour, certains textes, dont en particulier les narratifs, ont pour référent l'action elle-même. Mais selon nous, le point nodal de l'argumentation, c'est la notion de “fixation sociale” de l'action. De fait, si nous acceptons l'idée qu'une action laisse une trace, une marque, alors comme conséquences nous en déduisons sans peine son autonomisation par rapport aux intentions de l'auteur, son ouverture à des interprétations plurielles et le poids relatif de son importance dans la situation initiale par rapport à ses conséquences historiques.

Pour mieux circonscrire ce phénomène de l'“empreinte” sociale de l'action, l'auteur reprend la métaphore du dossier développée par Freinberg dans le contexte de la détermination du degré de responsabilité d'un acteur dans une situation afin de savoir quand une action peut être soumise au blâme. Freinberg montre l'analogie entre les actions enregistrées dans les dossiers formels des

institutions comme l'école, la police ou la justice, et la réputation qui fonctionne alors comme un dossier informel. Malheureusement, premier appui pour le blâme.

Dans cette perspective, l'histoire est définie comme "*un processus continu d'enregistrement de l'action humaine*". "*L'action humaine devient action sociale lorsqu'elle s'inscrit dans les archives de l'histoire*" (ibid, 195). C'est-à-dire quand elle laisse une trace, une marque, une "*fixation sociale*", dans le dossier de l'action humaine.

Si les actions deviennent sociales en laissant une trace dans l'histoire, toutes les actions humaines ne deviendront pas des actions sociales. Pour certaines, la trace qu'elles ont laissée est trop éphémère. En quelque sorte, elles contribuent à former la rhèse, le flot du cours des événements. Au contraire, d'autres marqueront profondément l'histoire en imprimant une courbure aux événements comme les corps de grande masse impriment une courbure à l'espace. Telles sont les communications efficaces qui modifient le cours des événements. Ce n'est pas qu'elles s'affranchissent des contraintes qui les contextualisent mais que leur poids est suffisant pour l'infléchir, ainsi d'ailleurs que la perception même des événements antérieurs.

Comme intervention, la communication -dans notre étude, un texte- laisse une trace, une marque dans l'histoire. Mais cette empreinte est différente de son contenu, non qu'elle ne lui soit pas liée, mais parce qu'elle est d'une autre nature. Analyser une communication comme un événement politique, c'est la considérer en actes dans un contexte, celui du mouvement ouvrier engagé dans les crises révolutionnaires qui secouent l'Europe du XIXème siècle dans le cas du *Capital*. Analyser son contenu, c'est l'inscrire et le situer par rapport à l'évolution et à l'émergence de systèmes conceptuels : économique, philosophique, historique, sociologique, politique. Les interprétations d'un texte comme événement politique et celles de son contenu sont donc distinctes quoique toutes deux ouvertes à la pluralité des "lectures", et toutes deux intégrables dans une analyse surplombante dont la tâche serait de définir les liens entre le contenu du texte, l'événement qu'il constitue, et le contexte historique de sa production.

Rares sont les essais qui ont connu un tel destin, non que leurs qualités conceptuelles seraient moindres ou que leur auteur n'ait pas moins contribué que Marx à participer au mouvement de l'histoire comme acteur. Mais, force est de constater que la rencontre du *Capital* avec le mouvement ouvrier, l'engagement de son auteur et la qualité conceptuelle du contenu ne suffisent pas à rendre compte de l'impact de cet ouvrage. Un tel constat nous invite à mettre sous examen la particularité même de cet ouvrage qui réside pour une grande part dans le dessein qu'il tente de réaliser : non seulement essai rigoureux d'analyse scientifique mais aussi intervention dans le débat théorique et politique. "*(...) et c'est maintenant un livre de cinquante cahiers qui va tomber sur le sol allemand comme une bombe*" (Jenny Marx à Bertha Markhein le 6 juillet 1863).

II - La mobilisation des registres contradictoires du discours rationnel et du discours symbolique.

La proposition que nous voulons défendre ici, c'est que l'impact de ce texte comme intervention est lié précisément à cette nature particulière "*qui demeure associée à un projet de révolution sociale radicale, tout en conservant un prestige théorique important au sein de la communauté savante internationale*" (Lefebvre, 1992). Genre mixte de l'ouvrage qui commande les choix quant à son contenu et à sa forme. Cette double visée du *Capital*, (1) comme analyse scientifique dont l'objectif est la découverte des lois de l'évolution économique et (2) comme volonté d'infléchir le cours des événements en abrégant les souffrances de l'enfantement de la société à venir, est exprimée clairement par Marx. D'où un souci élevé de la forme de l'exposé comme l'atteste sa correspondance, ou ses remarques dans la succession des préfaces éditées de son vivant. Dès la première édition allemande, il précise qu'il a fait de son mieux pour rendre l'exposé accessible à tous, et notamment l'analyse de la marchandise qu'il considère comme la partie de l'ouvrage la plus difficile. Dans la postface de la seconde édition allemande, Marx enregistre sa satisfaction quant à l'accueil de son ouvrage par la classe ouvrière : "*L'écho de compréhension qu'a rapidement rencontré Le Capital dans de larges cercles de la classe ouvrière allemande est la meilleure récompense de mon travail.*" (ibid, 10). Préoccupation qui lui vaudra "*d'être lu sur les toiles cirées des cuisines modestes*" selon le mot de Lefebvre.

Mais au-delà des efforts didactiques pour rendre compréhensible son texte, nous retiendrons du travail d'écriture de Marx la mobilisation de deux registres contradictoires. L'un met en oeuvre un discours rationnel, technico-économique, une démonstration rigoureuse. En tant que tel, il est opposé à un registre plus symbolique qui lui mobilise métaphores et images sans hésiter à recourir aux dimensions poétiques et littéraires pour susciter, au-delà de l'adhésion intellectuelle à la pertinence conceptuelle, l'élan de la révolte. A cette fin, l'évocation des conditions de travail dramatiques du monde ouvrier s'appuie sur des documents longuement cités : les rapports des inspecteurs des Fabriques anglais ou encore sur ceux des médecins qui ont enquêté sur les conditions de travail des femmes et des enfants. La confrontation de l'exposé rationnel de l'analyse théorique de la critique de l'économie bourgeoise (des expressions mathématiques de l'échange des marchandises à la détermination du taux de survaleur) au discours symbolique qui met en scène le "*vampire occidental*" crée un écart, une différence, une hétérogénéité dans l'écriture du livre qui est, selon nous, une des clés de son impact historique.

A propos du discours symbolique

L'écriture produit un discours symbolique en mobilisant le procédé métaphorique qui joue à un niveau supérieur la déclinaison du processus de caractère paradigmatique qui est inscrit dans toutes les opérations de langage. Ce processus "*repose sur les relations de similitude constitutives de la sphère d'association dans laquelle je puise, à mesure que mon discours avance : à chaque instant, j'ai le choix entre tous les mots qui pourraient survenir à la même place du discours, mais qui sont exclusifs l'un de l'autre à cette place.*" (Ricoeur, encyclopédie Universalis). Au niveau des métaphores mobilisées par le discours symbolique pour énoncer un rapport entre des catégories abstraites, c'est le même processus qui est en oeuvre mais les images se substituent aux catégories visées *in absentia*.

Au contraire, sur l'axe syntagmatique, la succession des signes *in praesentia* sous-tend le principe de l'organisation syntaxique du langage.

Le caractère paradigmatique fondamental du processus métaphorique ne permettrait cependant pas de dégager les caractéristiques essentielles du discours symbolique si nous ne prenions en compte la polysémie qui constitue le socle du transfert de sens métaphorique. Là encore, ce phénomène est ancré dans les caractéristiques fondamentales du langage qui, à l'opposé du code, suppose une plurivocité de significations parmi lesquelles le contexte d'utilisation des mots et des expressions permet de délimiter la valeur sémantique actualisée. Ce trait n'est pas une tare du langage. Bien au contraire, il est la condition même de la communication. A la suite de Gilles Gaston Granger, nous savons qu'aucun code ne peut rendre compte de la totalité d'une expérience. Le travail du style étant précisément une tentative pour susciter chez le récepteur des interprétations qui pallient l'excès de sens de l'expérience qui déborde de son inscription dans le langage (ce que les mots ne peuvent communiquer). Or le travail du style à travers lequel un auteur affirme sa singularité ne serait pas possible dans le cadre d'un système entièrement univoque : un code. La polysémie du langage est à la source même de la communication. Elle est au principe de l'accumulation des significations. C'est que le langage est fondé non seulement sur la réalité synchronique du code et de son organisation syntaxique, mais aussi sur le fait que les mots sont des réalités historiques dont la charge sémantique varie dans le temps. De plus, l'effet du potentiel sémantique dont la métaphore est porteuse, sera démultiplié par la pluralité des interprétations qui seront actualisées par les différents lecteurs. Autrement dit, le langage métaphorique articule des formes significatives plurivoques dont le sens global (la nouvelle forme significative d'un niveau supérieur en cours de construction par son insertion dans un contexte déterminé) dépend des contextes différenciés de lecture.

Et de sa place dans le Capital

En faisant référence chez Marx à l'opposition des discours, rationnel et symbolique, nous avons souligné la nature contradictoire de deux mouvements.

L'un, le discours rationnel, vise le dégagement, derrière les figures multiples des échanges économiques, des lois fondamentales de leur évolution. C'est-à-dire l'identification des catégories élémentaires, puis de leur rapport afin de reconstruire la complexité des systèmes socio-économiques vivants. "*La population est une abstraction si je néglige par exemple les classes dont elle se compose. Ces classes sont à leur tour un mot creux si j'ignore les éléments sur lesquels elles*

reposent, par exemple le travail salarié, le capital, etc. Le capital n'est rien sans le travail salarié, sans la valeur, l'argent, le prix, etc. Si donc je commençais ainsi par la population, j'aurais une représentation chaotique du tout et, par une détermination plus précise, j'aboutirais analytiquement à des concepts plus simples ; du concret de la représentation, je passerais à des entités plus abstraites de plus en plus minces jusqu'à ce que je sois arrivé aux déterminations les plus simples. Partant de là, il faudrait refaire le chemin à rebours jusqu'à ce qu'enfin j'arrive de nouveau à la population, qui cette fois ne serait plus la représentation chaotique d'un tout mais une riche totalité de maintes déterminations et relations" (in Marx : Critique de l'économie politique). Ce mouvement vers la détermination des catégories élémentaires et de leurs rapports réciproques en des déterminations élémentaires est un travail de saisie de la forme d'où le recours à un langage technique et précis ainsi qu'à la formalisation mathématique.

Mais à côté de ce discours, Marx mobilise un registre métaphorique qui traduit les formes élémentaires dégagées par l'analyse rationnelle en utilisant toutes les ressources de la déclinaison paradigmatique et de la polysémie du langage car il vise un effet spécifique chez le lecteur : l'engagement.

Pour Lefebvre, il ne semble faire aucun doute que le *Capital* n'est pas "qu'un livre qui décrit le capital comme système économique, dans son fonctionnement "technique", en démontant sous nos yeux ses mécanismes réels (...)" mais qu'il est aussi "à sa façon un tract syndical virulent". Si l'expression "tract syndical" peut surprendre, aujourd'hui, quand ceux-ci ont souvent la mauvaise idée de se limiter à des catalogues de revendications, c'est qu'en traduisant dans un registre métaphorique les formes abstraites par l'analyse rationnelle, et en les "habillant" ainsi d'une pluralité de significations inscrites dans un sens entendu ici comme orientation, vision du monde, et système de valeurs, Marx compose un terreau dans lequel l'action militante s'enracine bien plus sûrement et durablement qu'à la poursuite d'une seule liste de revendications.

"Le capital est du travail mort, qui ne s'anime qu'en suçant tel un vampire du travail vivant, et qui est d'autant plus vivant qu'il en suce davantage" (Marx, 1993 : 259). Le registre, ici radicalement métaphorique¹, est confronté dans le fil du texte à l'exposé rationnel et mathématique des rapports entre les catégories élémentaires dégagées pour l'analyse du taux de survaleur auquel cet extrait fait suite. La confrontation est parfois plus nuancée, ménageant des transitions entre les registres : "Dans le procès de production proprement dit, c'est la force de travail qui prend la place des 90 livres avancées, du travail vivant qui prend la place du travail mort, une grandeur mobile celle d'une grandeur au repos, une grandeur variable celle d'une grandeur constante. Le résultat est la reproduction de v plus un incrément de v . Du point de vue de la production capitaliste, tout ce déroulement est un mouvement spontané de la valeur initialement constante convertie en force de travail." (Marx, 1993 : 240).

Au-delà de la pondération des poids respectifs des termes de la contradiction « discours rationnel vs. discours symbolique » en fonction des passages de l'exposé, remarquons comment les images retenues dans le procédé métaphorique se surchargent de sens quand le discours symbolique est dominant. Le registre des significations possibles que mobilisent les images du travail vivant et du travail mort articulées aux notions de grandeur mobile et de grandeur au repos, ou encore à celles de grandeurs variables et de grandeurs constantes, est différent de celui de ces mêmes images articulées à la métaphore du vampire. En proposant un contexte d'interprétation, le registre symbolique suggère au lecteur un point de vue, une attitude à adopter par rapport aux données dégagées par l'analyse, ici le rapport entre le capital avancé et la survaleur qu'il a engendrée dans le procès de production. Citons encore à l'appui de nos propositions les titres 1 et 2 du chapitre VII consacré au Taux de survaleur :

1. Le degré d'exploitation de la force de travail
2. La fringale de surtravail. Fabricant et boyard²

De la confrontation entre le discours rationnel et le discours symbolique, et de son contexte dans le *Capital*, nous retiendrons principalement les trois points suivants :

- A la spatialisation de l'exposé théorique, particulièrement sensible dans la formalisation mathématique des rapports entre les catégories élémentaires dégagées par l'analyse

¹ Le registre métaphorique n'exclut pas toute forme de rationalité. Dans ce passage, le discours rationnel structure les rapports qu'entretiennent entre elles les catégories métaphoriques sur l'axe paradigmatique du langage.

² Boyard (mot russe signifiant seigneur), nom qu'on donne aux anciens nobles de Russie, de Transylvanie, des provinces danubiennes (Litttré).

économique, s'oppose l'historicité du discours qui rend compte de l'évolution économique de la société.

- A l'univocité des significations recherchée dans l'exposé formel des lois de l'évolution économique, et dont témoigne le réseau sémantique propre mis en place autour du concept de survaleur qui n'était pas utilisé dans la pratique économique de la langue en Allemagne, s'oppose la pluralité des significations du registre métaphorique.

- A l'expression théorique du traité économique à vocation scientifique, s'oppose un discours métaphorique, voire poétique comme le propose Lefebvre (1983), qui vise la mobilisation des forces et des énergies pour une pratique de la transformation du monde.

Autant d'éléments que notre analyse permet de dégager mais qui ne suffisent pas à rendre compte de la construction du *Capital* si nous restons silencieux sur la dimension mythique de ce texte.

III - Le capital ou le mythe d'un monde à venir

C'est à partir de la proposition de Lefebvre pour qui la critique de l'économie politique est une eschatologie éclairée que nous dégagerons la dimension mythique du *Capital*. Pour mener à bien notre entreprise, nous appuierons pour l'essentiel notre argumentation sur l'analyse du mythe et de l'eschatologie développée par Ricoeur dans l'encyclopédie Universalis : *“L'eschatologie, en tant que représentation des fins dernières, est une sorte de prophétie, mais hors de l'histoire, en fin d'histoire. Alors que la prophétie se tient dans l'imminence intra-historique, l'eschatologie annonce une nouvelle création, venue d'ailleurs, à l'occasion d'une catastrophe cosmique.”* Les récits de la fin peuvent être entendus comme des mythes car ils transfèrent sur la fin, comme nouvelle création, recommencement, la *“puissance inaugurale du mythe”*. Avant d'exposer plus dans le détail notre point de vue, rappelons à la suite de Ricoeur les trois fonctions corollaires du mythe comme récit des origines :

1) La première est une fonction d'instauration. *“Le mythe dit toujours comment quelque chose est né.”* Plus précisément, le mythe renvoie à un événement fondateur qui a sa place avant notre histoire. Il est donc à l'origine de notre temps en le reliant avec le temps *“primordial”*.

2) La seconde fonction est pratique. Le mythe apparaît comme *“l'instruction permettant d'opérer le rite”* ; en ce sens, il établit les paradigmes de l'action. La répétition rituelle rappelle que, si à l'origine du temps historique, les choses ont été fondées ainsi, aujourd'hui, il en est toujours de même.

3) La troisième fonction est psychologique. Le récit et la pratique du mythe développent une sensibilité intérieure émotionnelle qui forge le *“noyau mytho-poétique”* de l'existence humaine.

Le *Capital* peut être lu, et comme l'analyse minutieuse d'un système économique, et comme l'annonce de la fin de ce système par le développement fatal de la contradiction qui le structure. Cette annonce d'une fin, déduite de l'analyse théorique, par sa rencontre avec un registre fortement métaphorique, produit non seulement un effet dramaturgique, mais aussi un effet mythique en ce sens qu'elle projette sur cette fin la puissance inaugurale d'un nouveau monde. C'est-à-dire que l'analyse historique de la lutte des classes peut être lue comme le récit à l'origine d'un monde à venir. Fonction d'instauration qui nous dit ici, non pas comment quelque chose est né, mais comment quelque chose va naître, et dont le récit et sa pratique rituelle développeront chez le lecteur une sensibilité particulière, un ensemble d'affects, qui orienteront son attitude face au monde. Par pratiques rituelles du *Capital*, nous entendrons, l'effort, l'épreuve intellectuelle et physique, que représente la lecture de cet ouvrage pour les militants du monde ouvrier. A la sortie de l'usine, la lecture sur les toiles cirées n'a pas grand chose de commun à voir avec la lecture dans les fauteuils d'un cabinet de travail. S'astreindre à la pratique du récit, c'est accepter de prendre l'orient de ce texte pour refaire à son propre compte l'analyse qui a conduit à penser le monde qui va naître et qui éclaire d'un nouveau jour le monde vécu. En ce sens le texte est paradigmatique d'une action : la pratique d'une analyse théorique. Alors, chaque lecture répète cette pratique qui analyse le lien entre le monde vécu et l'annonce de sa fin, le temps historique et le temps à venir, pourquoi les choses sont ainsi aujourd'hui en fonction de ce qu'elles seront demain, le tout dans le climat émotionnel intense créé par la transcription de nombreux témoignages empruntés aux premiers rapports sur les conditions de travail au XIX^{ème} siècle. De là à l'institutionnalisation d'une lecture rituelle dans les formations militantes, rites initiatiques des stages...

IV - Le refus du sacrifice des significations

Si le discours rationnel vise les rapports, la structure, la forme ; à l'opposé le discours symbolique vise le contenu, la pluralité des significations, le sens³. La mise en perspective dialectique de ces deux visées dans un texte est alors structurellement homologue à la pratique telle que la définit Gilles Gaston Granger comme travail contextualisé dans un ensemble socio-économique et culturel donné. En ce sens, la pratique est fondée sur une dialectique de la forme et du contenu. La tension entre ces deux termes est dans un rapport à dominante variable selon les domaines envisagés. Les mathématiques qui travaillent à la limite sur des formes pures, présentent un contenu atone. Au contraire, le contenu du travail concret (la production d'un objet) est si massif qu'il masque la structure comme forme. Dans un texte comme le *Capital*, le discours rationnel vise la forme des rapports de l'évolution économique de la société bourgeoise, c'est-à-dire la structure de l'échange des marchandises et des rapports de production alors que le discours symbolique vise l'évocation du contenu concret de ces rapports d'un point de vue particulier, celui du prolétariat. Dans cet ouvrage, la contradiction est forte entre les termes de la contradiction. Le produit est hétérogène mais homologue à la pratique, tout en offrant une pluralité d'entrées dans le texte selon que les acteurs, dans leur système d'actions, privilégient le rapport théorique aux langages formalisés, ici le rapport à la forme de l'économie bourgeoise, ou, au contraire, le rapport pratique à l'action, ici l'évocation du contenu concret de la forme de l'économie bourgeoise qui est mobilisable par le "sens" pratique des acteurs au contact du monde ouvrier. Plus fondamentalement, la force d'impact de ce texte comme intervention et sa trace comme événement proviennent du fait que les significations ne sont pas réduites dans l'objet d'une connaissance scientifique. Cette caractéristique dégagée par Granger n'est pas propre au marxisme mais est partagée, au-delà de sa différence spécifique, par la psychanalyse. « *Psychanalyse et marxisme, engagent la science dans la voie la plus difficile, qui est bien, nous le croyons, la voie de l'avenir, mais qui ne peut qu'apparaître d'abord comme une régression, puisqu'elle semble abandonner les conquêtes d'une objectivation si péniblement acquise au prix du sacrifice des significations* (Granger, 1968 : 252). »

Abandon qui serait lié à "*l'extrême et immédiate collusion que ceux-ci acceptent entre le moment abstrait de l'objectivation et son moment directement pratique*" (ibid.), et au couplage qui s'ensuit entre la connaissance scientifique et une vision du monde. Or, ce couplage qui n'est pas sans poser de problèmes du point de vue de la construction des connaissances scientifiques, est la force même du texte comme événement dans le cas précis du *Capital*. D'autant plus efficace que la vision du monde est suggérée à travers un texte dont nous avons souligné qu'il rejoint au mythe dans sa dimension eschatologique. Par l'annonce de la fin d'un monde et donc la naissance d'un nouveau monde, une brèche est ouverte dans l'horizon temporel des hommes. De nouveaux imaginaires sont possibles ouvrant des champs inédits à l'action.

En conclusion,

Nous abandonnerons ici le travail sur cet objet particulier que constituait *Le Capital* pour revenir plus généralement au problème de la communication comme événement. De notre étude, nous retiendrons qu'un des chemins possibles de la communication, lorsqu'elle vise l'intervention, c'est de refuser le sacrifice des significations sans pour autant abandonner le travail d'élucidation des déterminations objectives de la situation.

Autrement dit, les deux formes asymptotiques de la communication, le discours rationnel et le discours symbolique ne définissent pas les termes d'une alternative en matière d'action de communication. Bien, au contraire, c'est de leur mise en perspective qu'une communication singulière peut survenir dans la crise comme un événement. La lettre au Président de la République de Zola dans les colonnes de l'Aurore est un remarquable exercice de rhétorique qui administre les valeurs de la symbolique républicaine et de la déclaration des droits de l'homme, mais elle ne prend tout son sens que dans le contexte que constitue l'ensemble des interventions de Zola et des amis de Dreyfus dans la presse afin peu à peu de confondre les coupables en faisant émerger les

³ Pour éviter un malentendu, notons que le discours rationnel peut rendre compte d'une analyse symbolique qui recherche à la manière de Bachelard un archétype dans une forme à saturation de sens. De même, remarquons que la métaphore peut traduire un rapport formel ainsi de l'ellipse chez Marx qui renvoie à la méthode de résolution des contradictions.

déterminations objectives du dossier. De la même manière, l'appel des intellectuels français à Madrid n'aurait eu aucun sens s'il n'avait pu s'appuyer sur des faits objectifs.

Dans tous les cas, c'est de la contradiction maintenue entre le discours rationnel et le discours symbolique que la communication puise sa force. C'est que contrairement à la raison expérimentale, la communication n'est pas réductible à la mise en oeuvre d'un discours rationnel. Elle n'est pas une opération technique de codage. Elle est aussi une opération symbolique dans le sens où elle contribue à fondre nos singularités dans l'histoire du corps social.

Notre société est (était ?) en crise. Crise économique, crise des valeurs, fracture sociale... Le lien social se délite. Xénophobie, racisme, violence, exclusion... En filigrane, dans l'entrelacs des discours : l'hydre de la bête immonde. Extrémismes de tout bord que d'un même mouvement, nous jetons hors de l'agora contemporaine. En actes, le délit de sale gueule et déjà les crimes odieux. Dans ce combat, la raison s'épuise, et parfois au détour d'une soirée électorale, elle vient à douter d'elle-même. Force est de constater : le discours de la raison ne suffit à terrasser les dragons modernes... Le conflit est latent, notre société court à son éclatement.

Paris, le 12 juillet 1998 :

ET UN, ET DEUX, ET TROIS, ZERO. Mais ils sont où ? Mais ils sont où ? Les brésiliens ? Dans le coeur de tous les amoureux du foot-ball.

Variation. Le même soir, discrètement, parmi la foule qui envahit les boulevards, quelques républicains indémodables :

Mais ils sont où ? Mais ils sont où ? Les faschos ? Ce soir, ils ont la gueule de bois.

Ce soir, le corps social était BBB, black, beur, blanc ou beur, black, blanc ou blanc, beur, black...

Mais il serait bien naïf de croire que désormais il suffira de communiquer en administrant le symbole du mondial pour résoudre la crise. Comme il était tout autant naïf de croire en la seule force persuasive de la raison discursive. Après tout, à l'aube de la culture occidentale, les jeux infinis de la *raison* et du *mythe*, ces deux enfants surdoués du monde hellénique, ont engendré notre raison et notre sensibilité.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- BIASI, P.-M. (DE) (1998).** L'affaire Dreyfus, cent ans après. Histoire d'une ténébreuse affaire. *Le Magazine Littéraire*. N°361, janvier 1998.
- ERIBON, D. (1989).** *Michel Foucault*. Paris : Flammarion.
- FEINBERG, J. (1965).** *Reason and responsibility*, Belmont(CA.). Dickenson Pub.
- GRANGER, G.G. (1968).** *Essai d'une philosophie du style*. Armand Colin.
- WINKIN, Y. (1981).** *Bateson, Birdwhistell, Goffman, Hall, Jackson, Schefflen, Sigman, Watzlawick. La nouvelle communication. Textes recueillis et présentés par Yves Winkin*. Paris : Editions du Seuil.
- RICOEUR, P. (1986).** *Du texte à l'action*. Paris : Seuil, col. Esprit.
- RICOEUR, P. (1988).** *L'interprétation philosophique des mythes*. Encyclopédie Universalis, 1047-1048.
- LEFEBVRE, J.P. (1992).** *Introduction à l'édition de mars 1993 du Capital*. Paris : PUF, Quadrige, 940p.
- LEDUC-ADINE, J.-P. (1998).** "J'ACCUSE...!" à la une de *l'Aurore*. *Le Magazine Littéraire*. N°361, janvier 1998.
- MARX K. (1857).** *Introduction à la critique de l'économie politique* Editions sociales.
- MARX K. (1867).** *Le capital. Livre I* P.U.F. col. Quadrige, 940 p.. Première édition, Messidor / Editions sociales, 1983.
- MARX, K. (1859).** *Préface de la contribution à la critique de l'économie politique*. Editions sociales.
- MITTERAND, H. (1998).** Zola "le factieux". *Le Magazine Littéraire*. N°361, janvier 1998.
- ORIOU, P. (1998).** *J'accuse. Emile Zola et l'affaire Dreyfus. Une anthologie présentée par Philippe Oriol*. Paris : Librio, texte intégral.
- VERNANT, J.P. (1974).** *Mythe et société en Grèce ancienne*. Paris : Librairie François Maspero, réédité en 1988 aux éditions de la Découverte.
- VERNANT, J.P. (1986)** *Entre mythe et politique*. Paris : Seuil.